

CHRONIQUE # 1 INTRODUCTION À L'ENQUÊTE

Il n'est pas simple d'introduire.

Il n'est jamais simple de faire une présentation de la ligne directrice d'une chose à venir, mais qui n'est pas encore là, parce qu'en train de faire.

Dans un premier temps, pour lancer ces chroniques qui vont jalonner ces Regards Croisés, comme autant de pistes préparatoires en vue de la rencontre de vendredi intitulée, VIENS VOIR, LE SPECTATEUR avec Olivier Neveux, est-il peut-être de bon aloi de revenir sur ce qui motive depuis notre dernière édition : notre désir d'enquête !

Il y a un an, non sans provocation, nous lançons cette question « De quels théâtres avons nous besoin aujourd'hui ? », histoire d'interroger ce à quoi nous sommes confrontés en tant que spectateurs, dès lors que nous faisons cette démarche de nous rendre au spectacle et d'accepter le temps d'une représentation, d'une lecture, de voir une somme d'agités se mouvoir dans cet espace clos qu'est celui de la scène de théâtre.

A priori, pas de quoi nous en émouvoir, historiquement la forme théâtrale, fait partie de notre culture occidentale, du fonctionnement de la cité : on allait déjà s'y faire voir chez les grecs ! Or, ce qui semble aller de soi n'est pas sans poser problème et comme nous sommes d'humeur à titiller les bêtes dormeuses, à leur tirer les poils de la moustache et leur flinguer les ailes comme de bons enfants amusés, il va sans dire que ce qui est sans problème mérite toujours d'être à nouveau re-balancé sur la table d'opération.

Oui, la question n'allait pas d'elle-même.

La question était massive voire évidemment insoluble, dans la mesure où elle suppose que nous devrions avoir un regard prescriptif sur ce que le théâtre devrait être ; que toute personne tentant d'y répondre se trouve d'abord dans un embarras, puisque dès lors que nous tentons d'y répondre, nous nous postons en sujet supposé en savoir plus que le badaud qui s'en va à la représentation. Puis rappelons que cette formule « de quels théâtre avons-nous besoin aujourd'hui » suppose que vous et moi constituerions, dès l'origine, une assemblée identifiable et identifiée, or – je n'invente rien – nos intérêts, nos motivations, l'objet de notre coprésence en cette salle ne reposent pas sur une nécessité ou une volonté unique, car notre assemblée, ce soir, se constitue d'intérêt contradictoires, divergents et antagoniques.

L'année dernière nous aboutissions alors à cette réponse : « De quels théâtres avons nous besoin aujourd'hui ? Eh bien ça dépend pour qui ! »

Le troisième problème que posait notre enquête était bien entendu cette affaire de *besoin*. Comme l'énonçait Olivier Neveux en mai 2012, lors de cette rencontre clôturant cette enquête « que ce théâtre soit lié à cette considération du *besoin*, encore une fois, ça ne va pas de soi dans un monde où l'idéologie esthétique nous explique que ce n'est pas en terme de *besoin* que l'art se distribue, que l'art ne répond pas à un *besoin*, mais que l'art se définirait par sa gratuité, par son inutilité même. »

Alors à quoi ça sert de poser des questions si on n'est pas en capacité d'apporter des réponses, de dénouer les nœuds ?

D'aucuns pourraient lancer : « À force de déconstruire le réveil matin, il finit par ne plus sonner et ce qu'on lui demande, au réveil, c'est quand même de réveiller et pas de faire des œufs à la coque ! »

A ceux-ci, nous répondrons que force est d'avoir l'esprit joueur et que remettre un animal sur la table d'opération peut aussi contribuer à lui refaire une nouvelle anatomie, et ce, sans aucune crainte que la bête sorte encore plus boiteuse qu'auparavant.

« De toute façon du moment que ça continue à sonner », s'écrieront d'autres, « on s'en tape la coquille ! »

Rappelons cependant, qu'une piste surgissait à la fin de cette semaine d'investigations. Certes, nous ne saurons jamais de quels théâtres nous avons besoin, spectateurs, mais pourtant, et cela n'est pas sans poser question, apparaissait que chaque forme spectaculaire n'a de cesse de se positionner vis-à-vis de nous et de se revendiquer comme nécessaire, indispensable et politique. Il est donc de bon ton de croire, aujourd'hui, et de faire en sorte lorsqu'on est artistes, directeurs de structure culturelle, politiques, que le théâtre nous est indispensable et nécessaire, car il nous rend conscient de notre condition, de ce qui nous aliène et ce, dans une seule volonté : travailler à notre instruction pour faire en sorte, dans le meilleur des cas, que nous nous émancipions.

Aujourd'hui la culture n'est là que pour combler un vide au lieu de créer de la faim et de la soif et le spectateur est devenu le sujet de consécration de tout spectacle.

Aussi, comment ne pas avoir envie de nous intéresser à la façon dont les spectateurs est envisagé dans l'espace de la création vivante, dans la mesure où « la conception du spectateur à qui l'on s'adresse supporte toujours une conception du monde » ?

Les dès sont jetés, l'enquête ouverte !

Tu penses t'asseoir sur une chaise, tu penses juste regarder et assister à un spectacle, te voici propulsé dans les affres d'un monde qui fait de toi une entité récupérée par l'institution. On te conçoit, on mesure ton horizon d'attente, on gratte ton inconscient, on séduit ta conscience, on te colle des caresses, on te bouscule le cortex, on fait comme dans la publicité, on utilise les sciences cognitives, les cadres d'une sociologie de pacotille pour te comprendre et te ranger dans les bonnes cases parce qu'on est à ton écoute.

On estime ton potentiel comme on estime tes capacités à comprendre, à ressentir en fonction que tu sois de la catégorie des spectateurs captifs, empêchés ou historiques.

C'est confus dans ta tête ? T'inquiète il y en a qui travaille à nous instruire pour nous réveiller de notre condition.